

L'humanité, otage de Tchernobyl ?

JEAN-PAUL DELÉAGE

Nous sommes confrontés, depuis 1945, à la fabrication d'une humanité nouvelle. Cette grande mutation a commencé, à bas bruit, avec la réalisation des premiers essais nucléaires dans l'atmosphère. Puis elle a explosé avec les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki en août de cette même année qui marque une rupture historique dans l'histoire de l'humanité et de sa planète Terre. Quatre décennies après ce séisme militaire, le plus grand accident industriel et politique de l'histoire, l'excursion de la centrale nucléaire de Tchernobyl, a marqué le franchissement d'un seuil nouveau et irréversible dans la fabrication de l'homme nouveau, de l'humanité de l'ère nucléaire. Dans la nuit du 26 avril 1986 à 1 h 23 min 40 s en effet, le réacteur numéro 4 de la filière RBMK^[1] de la station nucléaire de Tchernobyl s'est emballé à la suite d'un enchaînement de décisions erronées des ingénieurs dans l'utilisation des équipements vétustes de cette centrale.

À chacun sa vérité

La tragédie de Tchernobyl marque sans doute l'entrée définitive de la science et de la technique dans l'ère de la périlleuse dialectique entre deux paradigmes. Le premier est porté par toutes les grandes puissances nucléaires. Ces dernières en effet, depuis le 26 avril 1986, et avec l'appui des agences officielles des Nations unies et la complicité de trop nombreux spécialistes du nucléaire et des multiples agents de la désinformation médiatique, ont tenté d'effacer la mémoire de la tragédie de Tchernobyl, de cacher le nombre des victimes, de banaliser l'horreur de leurs souffrances et l'effroi des survivants, d'étouffer la supplication des millions de personnes qui vivent et vivront dans les territoires contaminés d'Ukraine, de Russie et de Biélorussie. Tous ces responsables sont les complices d'une nouvelle forme de négationnisme et seront à ce titre comptables, devant l'humanité entière, du risque inouï de nouvelles tragédies nucléaires. Car

[1] Filiale RBMK, pour Reactor Bolshoi Moschnosti Kanalny. Ces réacteurs sont refroidis par un mélange eau-vapeur et modérés par du graphite.

il s'agit pour eux d'effacer les traces du crime et de ses auteurs. Vingt ans presque après l'accident, les mêmes persistent, notamment lors du forum de Tchernobyl organisé à Vienne sous la haute autorité de l'ONU en septembre 2005 et la complicité de plusieurs de ses agences parmi lesquelles l'Organisation mondiale de la santé, le Programme des Nations unies pour l'environnement et bien entendu l'Agence internationale de l'énergie atomique. Le directeur de cette dernière, Mohammed El-Baradaï a même affirmé dans son discours d'ouverture que « *la pauvreté, les maladies psychiques et celles liées au mode de vie constituent un danger plus important pour les habitants des zones touchées que le niveau des radiations*^[2] ». Le rapport officiel fait cependant passer le nombre reconnu de victimes de 59 à 4000 par l'une de ces manipulations dont la science très particulière des experts nucléaires possède le secret. Science des experts, « *cette pensée amputée qui ne reconnaît la subjectivité que pour mieux l'enfermer*^[3] », ce qui a peut-être valu à l'AIEA l'attribution du prix Nobel de la paix en 2005 !

Le second, porté par des scientifiques courageux, à l'Est comme à l'Ouest, attribue un rôle fondamental à la praxis qui, soutenue par la science et la technique, pourrait aider à la recherche de réponses pratiques aux problèmes sanitaires rencontrés par les populations en territoire contaminé. Il porte la conscience et le sentiment que l'humanité d'après-Tchernobyl vit dans un monde entièrement nouveau et inédit et que le prisme de nos représentations modernes du monde, qu'elles soient scientifiques ou politiques, semble incapable d'analyser^[4]. Comment transmettre l'impensable de Tchernobyl ? Cette interrogation est l'analogue de celle qui a hanté de nombreux survivants de la Shoah. Seul un usage dialogique des deux réflexions critiques, scientifique et politique, autorise la saisie de la réalité des effets de la catastrophe dans la culture et sur la nature.

Le physicien Vassili Nesterenko et le médecin Youri Bandajevsky sont les emblèmes de la critique scientifique. Naguère expert en armement nucléaire choyé par le régime, le premier accomplit un geste inouï après Tchernobyl. Il prend en effet la responsabilité de stopper les travaux de l'Institut de physique nucléaire de Biélorussie qu'il dirige et engage son personnel dans l'étude des conséquences de l'accident et l'élaboration d'une politique d'aide aux populations sinistrées. Limogé pour abandon de poste et depuis lors sans salaire, il est le seul académicien biélorusse à ne plus travailler pour l'État et à militer inlassablement en faveur des enfants qui vivent dans les zones contaminées. Son témoignage, précis et accablant, se conclut sur le risque encouru d'une explosion aux conséquences terrifiantes : « *Kiev aurait été rasée [...], la Biélorussie serait devenue inhabitable à tout jamais*

[2] *Courrier International*, n° 76 du 15 au 21 septembre 2005

[3] Association Contre le Nucléaire et son Monde, *Sous l'épaisseur de la nuit. Documents et témoignages sur le désastre de Tchernobyl*, Paris, 1993, p. 11.

[4] Guillaume Grandazzi et Frédéric Lemarchand, *Les silences de Tchernobyl. L'avenir contaminé*, éditions Autrement, Paris, 2004.

et l'Europe entière impropre à l'habitation^[5]. » Quant au professeur Youri Bandajevsky, après avoir été condamné au cours d'un procès dans le plus pur style stalinien, il a été jeté en prison pour huit ans parce qu'il avait clamé la vérité scientifique. Son épouse Galina, elle-même pédiatre et cardiologue, a poursuivi l'aide apportée par Youri aux enfants de Biélorussie et a inlassablement entretenu des liens avec les associations humanitaires internationales pour empêcher que la vérité ne soit enterrée et protéger les savants qui dénoncent le mensonge d'État sur l'affaire Tchernobyl. Restée en cela fidèle à l'appel de Bandajevsky : « *La vérité doit être entendue. Selon moi, là est la tâche principale des hommes qui ne sont pas indifférents au destin de l'humanité tout entière*^[6] », elle a finalement obtenu la libération de son mari à l'été 2005.

Alla Yarochinskaya, ancienne députée d'Ukraine, prend pour sa part la mesure de ce que responsable politique veut dire en révélant des documents essentiels des protocoles secrets de groupe stratégique du bureau politique du parti communiste de l'URSS, dérobés au péril de sa vie : « *Toute l'information que j'ai pu obtenir sur les affections et la mortalité au sein de la population contaminée prouvent que, immédiatement après la catastrophe de Tchernobyl, des millions de personnes ont été contaminées par la radiation, et non quelques milliers comme le disent les documents confidentiels du bureau politique du parti*^[7]. » Et le physicien biélorusse Gueorgui Lepnine, lui-même exposé à une très haute dose d'irradiation comme liquidateur, a réaffirmé lors du Forum de Tchernobyl en 2005 que le chiffre officiel de 4 000 morts représente une grossière sous-estimation et une insulte pour les dizaines de milliers de martyrs de la catastrophe, sans compter les centaines de milliers de victimes dans les générations à venir^[8]. Dès 1988, Valeri Legassov, spécialiste du nucléaire de réputation mondiale et membre de la première commission gouvernementale chargée de la gestion de Tchernobyl avait pour sa part rédigé un texte accablant « *Il est de mon devoir de parler*^[9]... » avant de se suicider quelques jours plus tard, le 27 avril 1988.

De l'utopie de l'homme électrique à la fin des héros

Dans l'article qu'il écrit à la veille de la prise du Palais d'Hiver, ce que Lénine imagine comme modèle de gestion pour l'ensemble de l'économie, c'est celui de la Banque d'État, unique et omniprésente : « *nous n'inventons pas une forme d'organisation de travail, nous l'empruntons toute faite au capitalisme : banques, cartels, usines modèles, stations expérimentales, académies, [...]; il nous suffira d'em -*

[5] *Ibid.*, p. 25.

[6] *Ibid.*, p. 116 et suivantes.

[7] *Ibid.*, p. 27 et suivantes.

[8] *Courrier International*, art. cit.

[9] *Sous l'épaisseur de la nuit*, op. cit., p. 126-142.

prunter les meilleurs types d'organisation à l'expérience des pays avancés^[10] ». L'électrification de la jeune URSS va devenir en quelque sorte « *le second programme du parti, c'est-à-dire poser la nouvelle base technique du communisme*^[11] » selon l'heureuse expression de Michèle Descolonges. Cette sociologue note d'ailleurs que sur les deux cent cinquante personnes qui travaillaient au sein de la commission d'électrification (le GOELRO) en 1920, seulement huit étaient des bolcheviques. La décision politique de l'électrification était en quelque sorte déléguée aux ingénieurs. L'écrivain H.G. Wells avait suggéré, au tournant du siècle, l'utopie d'une société communiste ayant soumis la nature et l'énergie à son usage. Selon le cinéaste Dziga Vertov, l'homme nouveau devait se réaliser selon le modèle de « *l'homme électrique parfait*^[12] ».

L'une des premières réalisations de ce programme fut la réalisation de la centrale électrique de Zaporojié sur le Dniepr entre 1927 et 1932. Le barrage alimentant la centrale fut construit grâce au sacrifice de milliers de héros pratiquant « la danse du béton », une technique très rudimentaire ; « *elle consistait en une ronde d'hommes à moitié immergés dans la Dniepr, se tenant par les épaules pour résister au courant et piétinant en cadence le béton humide*^[13] ». L'héroïsme de ces hommes se prolonge durant la seconde guerre mondiale. En effet, le barrage, miné par l'armée allemande au cours de sa retraite, aurait été sauvé par le sacrifice d'un combattant de la grande guerre patriotique contre l'occupant nazi.

Le délire technologique retrouve ses accents vertigineux avec le discours de Staline au congrès du Parti de 1952 qui proclame l'objectif du développement nucléaire en rappelant que la formule de Lénine « *le communisme est le pouvoir des soviets plus l'électrification du pays* » est la bonne définition du communisme^[14]. Ce n'est cependant qu'en 1967 que la décision de construire des centrales électriques nucléaires ne fut rendue publique en URSS. Vingt ans plus tard, le gouvernement de Mikhaïl Gorbatchev tenta en vain de cacher l'ampleur de la catastrophe, tout en prenant de coûteuses mesures pour tenter d'en limiter les effets. Lors des premières révélations de la presse, les dirigeants tinrent un double discours, affirmant que certains techniciens avaient perdu conscience du risque tandis que d'autres s'étaient conduits en héros. Ces derniers, les liquidateurs en particulier, s'étaient en effet comportés en héros, mais la foi des héros dans la toute puissance de la science et leur conviction dans les succès imminents du communisme s'étaient effondrées. « *L'humanité-masse a péri, dévorée consommée/consumée par la radioactivité dégagée dans la catastrophe de Tchernobyl*^[15] ». L'histoire des héros perdure cependant par

[10] Lénine, « Les Bolchéviques prendront-ils le pouvoir ? », octobre 1917, *Œuvres complètes*, Moscou, 1958, t. XXVI, p. 106.

[11] Michèle Descolonges, *Vertiges technologiques*, La Dispute, Paris, 2002, p. 26.

[12] *Ibid.*, p. 54.

[13] *Ibid.*, p. 75.

[14] *Ibid.*, p. 70.

bribes alors que l'histoire du communisme s'est achevée quelques mois après le désastre nucléaire. En définitive ne pouvons-nous pas penser aujourd'hui, à la suite de Bertold Brecht : « *Heureux sont les peuples qui n'ont pas besoin de héros* » ?

Otages de Tchernobyl ?

Les effets catastrophiques de la fuite en avant technologique d'un monde soumis à l'impératif économique s'accélérent dans un processus aveugle aux impératifs sociaux et écologiques. Il serait suicidaire d'attendre une réponse neuve de la part d'organismes internationaux dont la faillite politique est patente ou des grands États nucléaires comme la France, comme le montrent les actuelles tentatives de relance de nouvelles générations de réacteurs nucléaires tels que l'EPR^[16]. Sans parler du programme Iter, dont les physiciens nucléaires américains se plaisent à dire non sans ironie que « *la fusion est l'énergie du futur et elle le restera toujours* »^[17]. La catastrophe de Tchernobyl a montré comment les dangereuses virtualités de l'électronucléaire peuvent se transformer en épouvantable réalité. D'abord celle du risque. Le capitalisme industriel avait habitué les hommes à l'escalade dans la réalité des accidents technologiques.

Mais l'électronucléaire introduit une nouveauté historique radicale. À l'accident industriel classique, il ajoute la dimension inédite du désastre qui atteint l'intégrité de la vie non seulement sur les lieux de la catastrophe, mais aussi à des milliers de kilomètres, qui frappe les victimes du moment et leur descendance. Désastre à retardement dilué de surcroît dans l'anonymat des statistiques. Celle, ensuite, du contrôle de la société par un groupe au dessus des lois. Il faut en effet créer l'acceptabilité collective et sociale du risque, l'inculquer sans relâche. Après la terrible explosion de la mine de Courrières, qui le 11 mars 1906, avait tué 1 100 mineurs, Clemenceau avait dû envoyer 25 000 hommes de troupe dans les corons pour mater la grève générale. En mai 1986, alors que le nuage radioactif plane comme une invisible menace sur des dizaines de millions d'Européens, ce sont les médias qui quadrillent les esprits^[18]. Un des préalables du développement de l'électronucléaire était et reste que cette nouveauté radicale dans l'histoire humaine fût admise par les populations des pays industrialisés. Dès 1958, l'OMS n'écrivait-elle pas dans son rapport technique n° 151 : « *Du point de vue de la santé mentale, la solution la plus satisfaisante pour l'avenir des utilisations pacifiques de l'énergie atomique serait de voir monter une nouvelle génération qui aurait appris à s'accommoder de l'incertitude et de l'ignorance*^[19] ». Avec l'émergence de la

[15] *Ibid.*, p. 73.

[16] Frank Carré et Jean-Claude Petit, « Nucléaire : la génération IV. Les enjeux des nouvelles générations de centrales nucléaires », *Futuribles*, n° 315, janvier 2006, p. 79-102.

[17] La participation de la France au projet Iter est de 100 millions d'euros par an, soit trente fois plus que ce qui est consacré aux recherches sur les énergies renouvelables.

[18] Jean-Claude Debeir, Jean-Paul Deléage et Daniel Hémerly, *Les servitudes de la puissance. Une histoire de l'énergie*, Flammarion, Paris, 1986.

technologie à haut risque, l'idéal du citoyen responsable s'effondre devant la réalité du téléspectateur « informé », peu à peu persuadé qu'il n'y a pas de progrès sans progrès des pires désastres.

Face à cette insulte faite à l'intelligence humaine, la question essentielle est pour nous la suivante : comment transformer une angoisse diffuse et refoulée en ce qu'on pourrait appeler une heuristique de la peur, qui incite à l'action plutôt qu'à la paralysie de la terreur ? Ce n'est que si l'on considère la catastrophe comme inéluctable que l'on peut espérer construire ce que le philosophe Jean-Pierre Dupuy nomme une mémoire de l'avenir. Tel est sans doute l'enjeu de la construction de la catastrophe nucléaire comme fondement de la définition d'une éthique pour les sociétés technoscientifiques car, de ce point de vue, Tchernobyl, c'est déjà demain. En effet, au-delà de l'effondrement de la fierté prométhéenne de la grande Union soviétique, désormais transformée en honte de vivre dans les villes et les villages fantômes de petites républiques à jamais incertaines de leur avenir, le refus des citoyens des pays nucléarisés peut s'amplifier en une insurrection contre le mode liberticide et antidémocratique selon lequel ont été gérés les risques de catastrophes dans les sociétés où s'est imposée la domination technoscientifique. Nous savons qu'on ne peut songer un instant à un avenir sans nucléaire, ne serait qu'en raison de la nécessité d'assumer avec vigilance la surveillance pendant des siècles et des siècles des séqueles multiples de la mégamachine nucléaire dont nous sommes les involontaires héritiers.

Il s'agit dans le même temps d'inventer un discours fondateur de la résistance à un nouvel inconnu, qui incite à la révolte contre l'impuissance du passé. S'il est abusif à cet égard d'invoquer la catastrophe de Tchernobyl comme l'unique événement fondateur d'une telle révolte, elle permet néanmoins d'affirmer le refus d'en être à tout jamais les otages ainsi que l'émergence d'un nouvel horizon politique éclairé par la lumière de multiples initiatives de critique de l'expertise officielle et de solidarités concrètes avec les victimes. Le désaveu croissant de la collusion entre élites politiques et technoscientifiques donnera un nouveau souffle aux mouvements antisystémiques qui adviennent dans notre monde. Il incite à rester attentifs aux réflexions de chercheurs tels que Benjamin Dessus qui répète inlassablement que « *La première marge de manœuvre énergétique dont dispose l'humanité se situe du côté de la demande d'énergie et non pas seulement du côté de l'offre*^[20] » ainsi qu'aux propositions d'associations telle que NegaWatt^[21].

Telles sont peut-être la leçon et la conviction essentielles que nous donnent les supplications des victimes de la tragédie de Tchernobyl et leur exigence de vérité que nulle bureaucratie politique, que nulle

[19] *Ibid.*, p. 357.

[20] Benjamin Dessus et Hélène Gassin, *So watt ? L'énergie, une affaire de citoyen*, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2005.

[21] NegaWatt a livré pour la France un programme scientifiquement argumenté qui aboutit à une division par deux de la consommation énergétique globale.

autorité scientifique, que nul intérêt économique, en apparence aussi puissants et arrogants soient-ils aujourd'hui, les uns et les autres, ne pourront définitivement étouffer. Pour l'avenir de l'humanité désormais otage, à son corps défendant, de la catastrophe de Tchernobyl !